

nouveaux principes. Rome restait cependant au Pape, et Cavour et Garibaldi n'osaient pas y entrer, car Napoléon III, sous la pression de l'opinion publique, y entretenait un corps d'armée française.

Ce fut alors le tour du royaume de Naples: en huit jours la flotte, l'armée, achetées par le Piémont, abandonnèrent leur prince légitime.

Restait encore Rome. Sa prise fut l'œuvre de quelques années. Napoléon III, menacé de mort par les sociétés secrètes, retira les troupes françaises, et quand Castelfidardo eut décimé l'armée du Pape, quand la France eut été envahie, les Garibaldiens et les Piémontais entrèrent à Rome: le Pape y resta prisonnier. Le peuple, sous la pression des baïonnettes, ratifia le fait accompli: l'Italie était unifiée.

Ces spoliations d'Etats impuissants n'ont guère profité à la monarchie piémontaise. Mais c'est l'Italie qui a été la victime de cette unification. Elle est restée ou devenue, selon les régions, plus franc-maçonne, plus athée, plus immorale que jamais. Elle a voulu prendre rang parmi les grands Etats, et ce n'est que par des sacrifices immenses d'argent, qu'elle a pu réaliser en partie son rêve. Elle succombe sous le poids d'impôts toujours plus lourds. Son prestige n'a point grandi et elle va sans gloire à la remorque de l'Empire d'Allemagne. Les Rois schismatiques qui la visitent, l'insultent en al-